

digne de celui qu'elle avait mis au monde.

Cette vieille mère de Goethe, *madame la Conseillère de Goethe*, comme on l'appelait, d'un caractère si élevé, si noble, j'allais dire si auguste, toute pleine de grandes paroles et de conversations mémorables, n'aime rien tant que d'entendre parler de son fils; elle a, quand on lui parle de lui, *de grands yeux d'enfant* qui se fixent sur vous et dans lesquels brille le plus parfait contentement. Elle a fait de Bettina sa favorite; celle-ci, en entrant, s'assied sur un petit tabouret à ses pieds, entame la conversation à tort et à travers, déränge la gravité des alentours et se permet toute licence, sûre d'être toujours pardonnée. La digne Mme de Goethe, qui a en elle le sentiment du réel et le bon sens, a compris tout d'abord que cet amour de la jeune fille pour son fils ne tirait pas à conséquence, que cette flamme, ce feu de *fusée* ne brûlerait personne. Elle se raille du rêve de la jeune fille, qui le lui rend de reste en litièreries, et, tout en la raillant de ce rêve, elle en profite; car il n'est pas de jour où, dans sa solitude, cette mère heureuse ne pense à son fils, « et ces pensées, dit-elle, sont de l'or pour moi. » Mais à qui en parlerait-elle? devant qui compterait-elle son or, cet or qui n'est pas fait pour les profanes, sinon devant Bettina? Aussi, quand cette folâtre est absente, quand elle court les bords du Rhin, comme cela lui arrive souvent, et qu'elle va faire l'école buissonnière à chaque vieille tour et à chaque rocher, elle manque bien à sa chère Mme la Conseillère :

« Dépêche-toi de revenir à la maison, lui écrit celle-ci. Cette année je ne me sens pas aussi bien que l'année dernière; quelquefois je te désire avec une certaine frayeur, et je reste des heures entières à penser à Wolfgang (prénom de Goethe), quand il était enfant et qu'il se roulait à mes pieds; puis comme il savait si bien jouer avec son frère Jacques, et lui raconter des histoires! Il me faut absolument quelqu'un à qui je puisse dire tout cela, et personne ne m'écoute aussi bien que toi. Je voudrais vraiment que tu fasses là, près de moi. »

Bettina revient donc près de la mère de celui qu'elle vénère et qu'elle adore; et ce sont des conversations sans fin sur cette enfance de Goethe, sur ce qu'il annonçait de bonne heure, sur les circonstances de sa naissance, sur le poirier que planta son grand-père pour marquer ce beau jour, et qui prospéra si bien, sur la *chaise verte* où s'asseyait sa mère quand elle lui contait les histoires sans fin qui l'émerveillaient, sur les présages et les premiers indices de son génie en éveil. Jamais enfance d'un dieu n'a été épiée et recueillie dans ses moindres évènements avec plus de curiosité pieuse. Une fois qu'il traversait la rue avec plusieurs autres enfans, sa mère, et une personne qui était avec elle à la fenêtre, remarquèrent qu'il marchait *avec beaucoup de majesté*, et lui dirent que cette manière de se tenir droit le distinguait des autres enfans de son âge. « C'est par là que je veux commencer, répondit-il; plus tard je me distinguerai par toutes sortes de choses. » — « Et cela s'est réalisé, » ajoutait la mère. — Bettina sait toutes ces choses des commencemens mieux que Goethe lui-même; c'est à elle qu'il aura recours dans la suite, quand il voudra les retrouver pour les enregistrer dans ses Mémoires, et elle aura raison de lui dire: « Quant à moi, qu'est-ce que ma vie, sinon un profond miroir de ta vie? »

Un jour, Goethe était déjà un beau jeune homme, le plus beau de ceux de son âge; il aimait fort l'exercice du patin, et il engagea sa mère à venir voir comment il y réussissait. Il faisait un beau soleil d'hiver. La mère de Goethe, qui aimait la magnificence, mit « une pelisse fourrée de velours cramoisi, qui avait une longue queue et des

agrafes d'or, » et elle monta en voiture avec des amis :

« Arrivés au Mein, raconte-t-elle, nous y trouvâmes mon fils qui patinait. Il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout-à-fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture et me regarda en souriant très gracieusement: — Eh bien! que veux-tu? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace *comme un fils des dieux*. Ah! Bettine, si tu l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau; j'en applaudis de bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et reentrant par l'autre: le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse, qu'il avait laissée tomber. »

Et elle ajoute que la mère de Bettina était sur le rivage et que c'était à elle que son fils, ce jour-là, voulait plaire. Mais n'avez-vous pas senti dans ce simple récit de la mère tout l'orgueil de Latone: *C'est un fils des dieux?* Ne croirait-on pas vraiment entendre, non la femme d'un bourgeois de Francfort, mais l'épouse d'un sénateur romain, une impératrice romaine ou Cornélie?

Ce que sentait cette mère alors, toute l'Allemagne depuis l'a senti pour Goethe: Goethe, c'est la *patrie allemande*.

En lisant ces lettres de Bettina, on fait comme elle: on se surprend à étudier Goethe dans sa mère, et on l'y retrouve plus grand, plus simple du moins et plus naturel, avant l'étiquette, et dans la haute sincérité de sa race. On voudrait qu'il se fût un peu plus ressouvenu dans son génie de ce mot de sa mère: « Il n'y a rien de plus grand que quand l'homme se fait sentir dans l'homme. » — On a dit que Goethe aimait peu sa mère, qu'il l'aimait froidement, que, pendant de longues années, séparé d'elle seulement par une quarantaine de lieues, il ne la visita point; on l'a taxé à ce sujet d'égoïsme et de sécheresse. Je crois qu'ici on a exagéré. Avant de refuser une qualité à Goethe, il faut y regarder à deux fois, car le premier aspect chez lui est celui d'une certaine froideur, mais cette froideur recouvre souvent la qualité première subsistante. Une mère ne continue pas d'aimer et de révéler à ce point un fils jusqu'à la dernière heure, quand il a envers elle un tort grave. La mère de Goethe n'en trouvait aucun à son fils, et il ne nous appartient pas d'être plus sévère qu'elle. Ce fils aimait sa mère à sa manière, à la manière de tous deux, et, quoique cette façon filiale ne soit pas peut-être de celles qui doivent se proposer en modèle, il n'était point ingrat: « *Tiens chaud de cœur à ma mère*, écrivait-il à Bettina... Je voudrais cordialement être à même de te récompenser de tes soins pour ma mère. Il me venait un *courant d'air* de son côté. Maintenant que je te sais près d'elle, je suis rassuré, j'ai chaud. » Ce *courant d'air* pourtant ne laisse pas de faire sourire; Fontenelle n'eût pas mieux dit. J'ai pensé quelquefois qu'on pourrait définir Goethe à notre usage, un *Fontenelle revêtu de poésie*. Au moment où il perdit sa mère, Bettina lui écrivait, en faisant allusion à cette disposition froide et ennemie de la douleur, qu'on lui attribue: « On prétend que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable: ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante. Sache combien elle fut aimante et sage à son dernier moment, et combien *l'élément poétique* prédominait en elle. » Par ce dernier trait, elle montre bien qu'elle sait l'endroit par où il faut le pénétrer. Goethe lui répond avec des paroles senties de reconnaissance